

Vertiges de l'altitude

L'Acrobate de Rodrigue Jean

Jean-Philippe Gravel

Volume 38, numéro 3, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93291ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2020). Compte rendu de [Vertiges de l'altitude / *L'Acrobate* de Rodrigue Jean]. *Ciné-Bulles*, 38(3), 44-44.



L'Acrobate

de Rodrigue Jean

Vertiges de l'altitude

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Des tours à condos anonymes qui poussent un peu partout dans un centre-ville forment l'image poétique et froide, déjà, d'un gain en altitude et d'une progression de l'oubli; du pouvoir de l'argent et de son emprise sur le paysage urbain. Deux hommes se rencontrent dans l'un de ces espaces en construction: l'un (Yury Paulau) est peut-être squatteur, l'autre (Sébastien Ricard) est l'acheteur, et il se noue aussitôt entre eux une passion violente et sulfureuse dont l'inspiration qu'elle puise du **Dernier Tango à Paris** ne nous sera pas cachée.

Cette fièvre charnelle se déploiera avec une précision d'horlogerie. Froidement, Rodrigue Jean répète quatre fois la même structure circulaire où chacun des amants est suivi en solo avant ou après l'un de leurs ébats. Ainsi comprenons-nous comment, chacun de son côté est confronté à la perte: tandis que la mère de Sébastien Ricard se meurt dans un CHSLD dans l'indifférence générale, Yury Paulau, l'acrobate du titre, cherche à se refaire une place dans le cirque où il travaille alors qu'une chute récente lui a brisé une jambe. Deux hommes qui tombent et dont on saura peu de

choses, pas même leur prénom, mais qui sublimeront leur ruine dans des étreintes qui semblent marquer une transgression.

À presque 50 années de distance, **L'Acrobate** et **Le Dernier Tango à Paris** s'observent en chien de fusil, car ils posent tous deux, de façon implicite, la question du consentement et les zones grises de sa transgression. L'appartement où se confinent les jeux de l'étreinte est hors-la-loi et, signe des temps peut-être: l'homosexualité masculine, filmée ici de la façon la plus crue, s'impose comme le dernier rempart où il soit possible, à l'ère de #MeToo et #BalanceTonPorc, de présenter le « consentement » comme une capitulation obtenue par la force. **L'Acrobate**, dans sa filiation et sa relecture du chef-d'œuvre de Bertolucci, revient aux sources de ce que l'érotisme comporte forcément de risqué et de transgressif, où les clauses du contrat ne sont jamais explicitées et où l'on ne demande jamais la permission.

Godard, avec **Deux ou trois choses que je sais d'elle** (1966), et Bertolucci, dans son **Dernier Tango à Paris** (1972), avaient aussi exploré le lien entre les métamorphoses du décor urbain (porté à son indifférenciation et, dirons-nous, son « érection » capitaliste) et l'indifférenciation, voire l'instrumentalisation des mœurs.

Question délicate, puisque dans **L'Acrobate**, cette instrumentalisation doit être traversée pour se reconstruire en tant que sujet. Nous le pressentions dès le début, mais sa conclusion le confirmera: **L'Acrobate** est aussi une histoire de vengeance, comme d'effondrement inéluctable.

Rodrigue Jean, qui affirme avoir atteint avec **L'Acrobate** une limite indépassable dans son traitement de l'érotisme, impressionne particulièrement par son contrôle du rythme, qui fait défiler les 135 minutes du film en un éclair, tel un véhicule emballé se dirigeant vers un inévitable mur. Mur qui procède peut-être de ses plans les plus explicites, réalisés avec des doublures, dont on saisit la cause, mais dont on sent aussi, comme souvent en pareil cas, l'irruption perturbatrice qui les place en rupture avec l'équilibre délicat entretenu par la fiction, cette simulation qui aspire à faire vrai, telle une soudaine charge de réel trop grande pour vraiment se joindre à l'ensemble.

Les scènes d'amour torrides dans **La Vie d'Adèle** d'Abdellatif Kechiche avaient ce même effet de recul soudain de la fiction et du récit cédant la place à la performance: question que posent aussi (et risques que prennent) Alain Guiraudie (**L'Inconnu du lac**), Lars von Trier (**Antichrist**), Nagisha Oshima (**L'Empire des sens**) et Gaspard Noé (**Love**), également hantés par les limites de ce qui peut être montré et par l'équilibre à garder entre réflexion et passion, tel un funambule avançant sur sa corde tendue entre deux abîmes. **CF**



Québec / 2020 / 134 min

RÉAL. ET SCÉN. Rodrigue Jean **IMAGE** Mathieu Laverdière **MUS.** Steve Bates **MONT.** Omar Elhamy **PROD.** Maxime Bernard **INT.** Sébastien Ricard, Yury Paulau, Lise Roy, Victor Formine, Chloé Germentier **DIST.** Fragments Distribution